

Les Femmes savantes,

Molière, *Acte I, scène 4*, 1672.

Dans cette comédie de Molière (1622-1673), **Clitandre** aimerait épouser Henriette, la fille de Chrysale et Philaminte. Mais cette dernière préfère voir sa fille épouser Trissotin, un « savant philosophe » qu'elle, son autre fille et sa belle sœur admirent au plus haut point. Ce dernier ne s'intéresse qu'à l'argent de la famille et, en ce qui concerne son intelligence, Molière a écrit dans son nom qu'il est « trois fois sot ». Dans cette scène, Clitandre espère trouver un appui en la personne de **Bélise**, la tante d'Henriette et la sœur de Chrysale. Mais cette « savante » ne comprend pas le langage simple de l'amour, elle ne veut pas de sentiment exprimé, il faut que tout soit complexe, précieux. Quand Clitandre dit « Henriette », elle veut comprendre « Bélise ». **Lecture**

L'unité de l'extrait : Un échange de répliques entre deux personnes qui ne semblent pas parler la même langue.

Le mouvement : Une première méprise dans les 2 premières répliques, puis le nom d'Henriette paraît comme une excuse dans les 4 répliques suivantes puis un dialogue de sourds qui s'emportent.

Les questions : Comment Molière met-il en évidence la difficulté de communiquer avec sincérité sur ses sentiments ? **Comment cette caricature met-elle en évidence la nécessité de trouver un langage du cœur ?**

Les deux premières répliques : (Bélise induite en erreur)

Les trois premiers alexandrins de Clitandre sont ambigus, il y parle « d'amant », « d'occasion » et de « flamme ». C'est suffisant pour qu'Élise « vieille fille » qui se croit irrésistible se trompe. Même si le déterminant était indéfini « un » amant ; le pronom de deuxième personne « se découvre à vous » semble lui donner raison. Elle freine immédiatement l'éventuelle déclaration de Clitandre, comme un cheval impétueux « tout beau » et s'adresse à lui à l'infinitif pour le calmer « gardez-vous, contentez-vous ». Il s'agit de se conformer au désir de sophistication d'une précieuse, d'une femme savante. Le langage est trop cru, « la bouche » ne doit pas s'en mêler. Il faut être capable de parler d'amour par d'autres « truchements » (moyens). Elle continue l'impératif sur un rythme ternaire « aimez, soupirez, brûlez ». La parole est bannie au profit du langage des yeux : « des yeux, fermer les yeux, de ma vue ». Le scandale semble immense, Bélise use de l'hyperbole « outrage, pour jamais, exiler » et de l'image de l'amour brûlant (brûlez, flammes).

Les 4 suivantes : (de « des projets » à « il faut brûler pour elle »). (Bélise s'entête)

Clitandre se dépêche de la détromper et, dès le deuxième vers de la réplique, mentionne le nom d'Henriette. Mais le lexique reste, à chaque vers, celui de l'amour (cœur, charme, ardemment, amour, beautés) et Bélise ne veut pas être éclairée. Pour la deuxième fois Bélise commence par une exclamation « Ah ! ». Elle refuse de comprendre mais admire la subtilité. Elle évoque un « détour », un « faux-fuyant », de l'« esprit »... En bonne précieuse, elle préfère la périphrase « jeter les yeux » à « lire ». Dans la réplique suivante, Clitandre n'hésite pas à jouer sur la répétition et mentionne 3 fois le prénom Henriette en 3 vers successifs. S'il a été ambigu au début, il est maintenant on ne peut plus clair mais Bélise a décidé que c'était un « détour galant » et que quand Clitandre dit « Henriette », elle doit comprendre « Bélise ». Malgré le lexique de l'honnêteté (pur aveu, les cieux, immuable). Clitandre s'efforce d'être limpide tout en maintenant un discours élégant (personnification des cieux qui attachent le cœur aux beautés...). C'est à un rôle d'adjuvant qu'il destine Bélise, comme le montre les deux derniers vers de la réplique : « Vous y pouvez... ». Bélise pense vraiment avoir compris (Je vois, Je sais, il faut que j'entende). Elle pense étaler sa finesse et se ridiculise dans l'erreur. Après le « détour et le faux-fuyant » elle dit maintenant « la figure est adroite ». Elle répond donc comme si elle s'appelait Henriette et maintient l'ordre d'aimer en silence.

La fin (à partir de « Eh ! Madame ») (Clitandre perd patience) :

La ponctuation montre que Clitandre se fatigue d'argumenter face à Bélise. Il s'exclame à son tour puis pose deux questions pour la détromper « penser ce qui n'est pas ». Mais Bélise ne change pas sa position. Elle s'exclame encore « Mon Dieu ! », continue à l'impératif, reprend l'idée de « détour » et oppose l'amour supposé de Clitandre à la pureté qu'elle exige. Elle ne laisse plus parler le jeune homme, lui coupe la parole, le chasse même « adieu ; Laissez... ». L'orgueil de Bélise est manifeste, elle se compare à une déesse « à mes autels ». Elle se croit, au sens strict « adorable ». Clitandre en perd sa politesse « Je veux être pendu, si je vous aime... » mais rien n'y fait. Bélise ne veut pas comprendre.

Conclusion :

Clitandre essaie de convaincre, d'argumenter... mais il se retrouve dans la position que décrit Montaigne dans les Essais, livre III, chapitre 8 « De la conversation », quand il évoque les discussions avec ceux qui ne peuvent ou ne veulent comprendre : « *Ils ne comprennent ni ce qui se dit ni pourquoi cela se dit et ils répondent de même : c'est à désespérer ! [...] d'une souche, il n'y a rien à espérer ou à prendre qui vaille.* »

Dans ce passage, Molière montre que parler d'amour n'est jamais simple. Il met en scène le personnage de Clitandre pour montrer que l'amour véritable, celui qui est ressenti et qui devient une évidence ne s'embarrasse pas de fausse pudeur et de détours complexes. Le véritable amant veut être compris, il vit dans l'urgence d'un sentiment nu qui s'impose à lui. Mais les jeux du cœur se perdent dans ceux de la parole. L'inutile sophistication, le jeu des masques, les allusions conviennent à ceux qui parlent de l'amour. La simplicité à ceux qui parlent d'amour.